

## PROGRAMME DE FORMATION-RECHERCHE COORDONNÉE 2004-2006

### **Approches réflexives des formes du capitalisme au tournant du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle**

**Etablissement** : CEPERC/CNRS, université de Provence

**Organisateurs** : Gilles Campagnolo (chargé de recherches, CEPERC/CNRS), Ludovic Frobert (chargé de recherches, ENS-LSH/CNRS), Bertram Schefold (Directeur du SFB Wissenskultur de la Goethe Universität de Francfort)

L'examen des « formes du capitalisme » a lieu à partir des œuvres de Simmel, Weber et Menger, et de leurs Ecoles (Wieser pour l'école autrichienne etc.) Il s'agit de déterminer la nature de la rationalité mise en œuvre selon l'auteur par l'agent économique occidental moderne (qui seul développe ce système de production). Rationalité (instrumentale, etc.), mais aussi émergence des institutions (marché, monnaie, bureaucratie, entrepreneuriat moderne), et enfin jeu des structures sur les individus (concentration de l'autorité, surdétermination des croyances au progrès ou dans l'Etat, la classe, etc.) sont en effet croisés dans ces différentes approches des sciences sociales.

#### **Première journée d'études**

##### **Présentation du projet et l'étude de la critique de Georg Simmel et de Lujo Brentano par Max Weber**

Dans le cadre du contenu défini dans le programme « **Approches réflexives des formes du capitalisme au tournant du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle** », pour retracer l'usage des concepts de théorie de la connaissance (*Erkenntnistheorie*) dans la philosophie des sciences sociales, en particulier économiques, il était extrêmement utile de commencer par saisir dans leur contexte les relations qui ont existé entre des auteurs considérés comme les « pères fondateurs » de ces champs du savoir neufs. Dans les sciences de l'esprit (*Geisteswissenschaften*) ont alors été établies à nouveaux frais les frontières des domaines économique et sociologique sur le fond du délitement des grandes Écoles qui ont dominé la connaissance de la réalité du monde social en se revendiquant des principes de l'enquête historique. Dans l'étude de ces travaux novateurs la première journée a eu comme objectif de croiser le regard porté par Max Weber sur Georg Simmel et sur Lujo Brentano, en le croisant avec l'importance de la référence sous-jacente dans l'analyse wébérienne de l'utilité marginale au fondateur de l'École autrichienne, Carl Menger.

En premier lieu, il fallait reconnaître qu'une étude approfondie des relations entre Weber et Simmel se fait encore et toujours attendre. La raison majeure pour cette situation que pourront sans doute encore longtemps regretter les érudits est le manque flagrant de *longs* textes rédigés par chacun des deux auteurs sur l'autre. Pour documenter la relation, dans les archives mêmes (ainsi, dans celles de Weber conservées à Munich, qui

ne sont pas les seules, mais les plus importantes en quantité), on trouve certes maintes fois des passages allusifs consacrés à Simmel et à ses ouvrages (la *Soziologie* de 1908 en particulier) par Weber de-ci de-là. Mais l'on souhaiterait néanmoins plus et mieux dans le but d'élaborer le contenu d'une relation intellectuelle entre les deux auteurs, d'autant plus d'une part, que ces passages témoignent eux-mêmes d'une évolution apparente dans l'appréciation portée par Weber sur l'œuvre de Simmel, car il s'agit chez Weber de discuter les concepts, et non les personnes.

En l'absence de matériau suffisant, un *seul* texte de Max Weber consacré en propre à Simmel, où le premier exprime ses jugements sur le second a pu être retrouvé dans les archives ; ce texte se trouve donc être le principal témoignage existant de la pensée de Weber sur Simmel. Il est assez court, inachevé et Weber ne l'a jamais publié – sans quoi, il en aurait d'ailleurs sans doute corrigé la langue qui indique l'état de brouillon dans lequel il l'a laissé, et dans lequel il est demeuré dans les archives... jusqu'en 1991 ! La présentation de Gilles Campagnolo s'est appuyée sur la traduction réalisée par lui en français – sur la base de sa publication à titre de documents dans le premier numéro de la *Simmel Newsletter*, et avec l'accord d'Otthein Rammstedt, responsable de cette publication. On peut remarquer que ce texte avait déjà eu une traduction, en anglais (par David Levine) publiée en 1972 dans la revue *Social Research* (au comité de rédaction de laquelle figurait Hannah Arendt).

Aussi court et elliptique soit-il, en raison de son état d'inachèvement d'une part, comme du malaise d'autre part, que l'on y sent percer chez un Weber qui souhaite à la fois se démarquer des adversaires envieux, médiocres et institutionnellement puissants de Simmel, mais aussi marquer l'opposition de ses propres principes de méthode à ceux de Simmel, ce texte présente un intérêt qui se comprend fort bien à la lecture pour les notions comparées de l'usage de l'analogie chez Weber et chez Simmel. Ainsi, Weber explique non seulement pourquoi le spécialiste d'un domaine, des questions économiques par exemple, la rejette – mais il en dresse aussi *a contrario* une liste de réquisits pour son bon usage, : 1) à la différence de tout *Parallelismebildung* historiciste ou autre, l'analogie ne vaut pas si elle n'est pas du même genre scientifique ; 2) la bonne analogie écarte ce qui est « extérieur » au domaine étudié pour saisir les relations subjectives des participants à l'action sociale, par exemple; 3) elle permet ainsi de trouver l'essence correcte des phénomènes, quelle qu'en soit l'apparence qui paraît commune et qui les confond ; 4) elle décrit les composantes causales du phénomène de la manière la plus exhaustive, évitant par là le dilettantisme de la littérature qui fait au contraire le charme du travail de l'écrivain. D'autres résultats ont été dégagés lors de la présentation qui seront présentés avec le texte traduit dans une publication à venir

Wolf FEUERHAHN a, quant à lui, interrogé le texte Weber, Max, 1908, „Die Grenznutzlehre und das psychophysische Grundgesetz“, *Archiv für Staatswissenschaft*

*und Sozialpolitik*, vol. 27, reedited in *Gesammelte Aufsätze zur Wissenschaftslehre*, Tübingen : J.C.B. Mohr (Paul Siebeck), pp. 384-389, dont il a donné un commentaire à partir de la traduction en cours de réalisation par une équipe de travail coordonnée par Jean-Pierre Grossein, spécialiste des traductions de Weber (dernière en date: *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, nrf, Gallimard, 2003) qui était présent lors de la séance et a commenté la présentation. Ce travail, également destiné à publication, a mis en évidence l'ambiguïté qui pesait sur l'École d'économie politique marginaliste (dans sa version autrichienne) au moment de sa fondation et que Weber s'efforce de lever : entre le raisonnement marginal et la « loi psychophysique fondamentale » expérimentale formulée par E. H. Weber et Fechner, existe-t-il un rapport de fondation ? et jusqu'à quel point l'École marginaliste et l'économie politique qu'elle renouvelle est-elle fondée sur l'étude psychologique ?

La réponse, qui pourrait mobiliser également d'autres textes, notamment l'étude de Weber sur les conditions de travail des ouvriers, a ici été concentrée sur l'analyse du contenu épistémologique du texte traduit, aboutissant à conclure que la condamnation de Lujo Brentano par Max Weber devait être nuancée : si le caractère de pureté revendiqué par l'économie politique l'est à juste titre, et implique de refuser une relation de fondation à la psychologie expérimentale. Certes, un objet similaire existe : la *psyché* de l'agent économique auquel la science s'intéresse de manière nouvelle, mais que l'analyse soit menée en des directions diverses par ces sciences qui s'autonomisent se justifie tant du point de vue stratégique, qu'épistémique.

## **Deuxième journée d'études**

### **Étude du rapport de Simmel et Weber à Menger et à l'élève de ce dernier que fut Wieser**

L'intérêt pour les concepts théoriques de l'économie et de la sociologie du capitalisme n'éclipse pas les usages des praticiens de la vie économique et politique. Le pouvoir est donc une dimension des « **Approches réflexives des formes du capitalisme au tournant du XIXème et du XXème siècle** » qui impliquent de retracer également la figure de l'entrepreneur capitaliste dont la compréhension a en effet suscité des essais théoriques. Il apparaît ici comme représentatif de l'*action* dans l'analyse du cadre que présente le capitalisme vu par l'École autrichienne d'une part, les héritiers de l'École historique allemande, d'autre part. Mais l'analyse de l'entreprise a commencé bien avant le tournant du XIXème au XXème siècle : un siècle plus tôt, Jean-Baptiste Say avait, de sa chaire du Collège de France, proposé des éléments d'analyse dont les commentateurs de l'évolution connue par l'École autrichienne ont souvent voulu

*a posteriori* rapproché les œuvres de Menger, Böhm-Bawerk, ou encore Friedrich von Wieser.

Dans un premier temps, en s'appuyant sur les archives disponibles de Carl Menger, et notamment sur les volumes annotés de sa main de sa bibliothèque dont le Fonds est conservé au Japon, Gilles Campagnolo a fait le point sur la présence de Say dans l'œuvre de Menger. La bibliothèque de Menger comporte chacune des six premières éditions du *Cours d'économie politique* de Jean-Baptiste Say, ainsi que sa traduction allemande, mais aussi les *Mélanges* posthumes qui comportent la correspondance que l'économiste français avait renoncé à publier.

Menger annota plus particulièrement l'échange issu de la lettre du 18 août 1815, après que Say, en mission d'étude de la vie économique anglaise pour le gouvernement de la Restauration, a rendu visite à Ricardo à Gatcombe Park et qu'ils ont entamé la discussion de leurs théories respectives. Les lettres montrent Say plein de déférence pour son interlocuteur et soucieux de lui complaire, mais discutant sans cesse les thèses ricardiennes d'une manière qui laisse dubitatif Ricardo. Sous la politesse perce une incompréhension réciproque, ou plutôt le sentiment frustrant pour Ricardo que Say ne saisit pas son système quand même il le prétend. L'incompréhension était en partie réelle, comme on le verra, et consciente, mais rarement ouverte – ni surtout publique, comme le prouve cet aveu de Say après le décès de Ricardo : « si j'ai évité de le combattre sous les yeux du public, je soutenais néanmoins à huis clos contre lui quelques combats dans l'intérêt de la vérité » : Say, (1848), p. 279. Say donne aussi l'impression de vouloir se targuer de sa relation éminente. Menger est insensible à cet aspect et se concentre sur la théorie. Say lui substitue en fait sa propre analyse, qui ne correspond pas au paradigme ricardien et pourrait réorienter la thématique classique, mais sans y parvenir car il reste prisonnier de la valeur-travail : c'est du moins l'interprétation qui ressort des notes de Menger. Dans les autres volumes de Say que possédait Menger, nous avons pu vérifier sur place, dans la bibliothèque conservée au Japon, que les indications sont minimales. Conclusion : les commentateurs exagèrent la place réelle de Say, chez Menger, quant à la figure de l'entrepreneur capitaliste.

La figure de l'entrepreneur capitaliste incarnerait-elle alors une procédure heuristique ; celle qu'assume, quant à eux, les héritiers de Menger, est celle d'une analyse de l'utilisation du capital, et de ses cycles. Est-ce pour autant que chez Böhm-Bawerk, l'entrepreneur prend une place fondamentale ? Est-ce dans les relations de pouvoir, dont on trouve une analyse ailleurs, chez Wieser, que cette relation s'établit ?

Pour Christel VIVEL, le travail sur la figure de l'entrepreneur s'inscrivait dans le prolongement de celui effectué dans sa thèse concernant les liens unissant les fondateurs de l'École autrichienne à l'École historique allemande. Plus spécifiquement, le travail sur le « Pouvoir et entrepreneur dans l'économie politique allemande: Wieser et Sombart »

trouve son origine dans l'étonnement produit par la lecture de *Theorie der gesellschaftlichen Wirtschaft* et *Das Gesetz der Macht* de Friedrich von Wieser. Ces deux œuvres se situent, selon C. Vivel, en rupture avec la pensée dominante au sein de l'École autrichienne dans sa version contemporaine. Wieser faisait ainsi montre d'une réflexion sociologique tout à fait en décalage avec le discours d'un de ses plus célèbres élèves, Ludwig von Mises.

Le choix des deux auteurs procède alors de l'intérêt qu'ils présentent, parmi les nombreux autres de la même période à avoir traité de ce sujet, en raison du caractère explicite de leur formulation et de l'intérêt heuristique de leur examen pour la relation entre les Écoles germaniques qui se montrèrent adverses. Le rôle du pouvoir dans l'évolution que connaissent la société et l'économie capitaliste de l'époque, ainsi que la nature du pouvoir exercé par le « chef » de l'activité économique rapproche les deux auteurs, notamment tel que, outre la référence à la *Theorie der gesellschaftlichen Wirtschaft* de Wieser, Sombart apparaît, lui, dans le texte peu connu: « Der kapitalistische Unternehmer », *Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik*, 1909, ainsi que dans *Der Bourgeois : zur Geistesgeschichte des modernen Wirtschaftsmenschen* (traduit en français sous le titre : *Le bourgeois* en 1928). Le caractère iconoclaste de ces textes, à leur époque, ne doit pas cacher leur succès qui fut notamment de diffuser dans des cercles plus larges, vers les travaux des premiers théoriciens gestionnaires, dans le monde germanophone, mais aussi vers les États-Unis. Les participants à la séance (économistes, dont certains travaillent auprès de collègues en sciences de gestion) ont souligné l'aspect suivant : ce qui fut alors élaboré conceptuellement par les penseurs germaniques est ensuite devenu une vulgate dont les origines ont été oubliées.

Il est alors d'autant plus important de noter ce qui s'est notamment perdu des conclusions de Wieser dans une École autrichienne qui a évolué vers des positions exclusivement louangeuses de type d'activité entrepreneuriale que Wieser avait non seulement classées, mais pour certaines regardées du point de vue d'une nécessaire organisation passant par les structures administratives et politiques, et non pas laissées au seul marché : « L'État se place alors en défenseur de l'économie sociale », et même les masses doivent s'organiser (État ou pas) pour manifester une certaine résistance à la « direction capitaliste » entrepreneuriale. Cette conclusion inattendue est soulignée par Christel Vivel dans le cadre d'une explication et d'un commentaire de la classification des entrepreneurs qui doit faire l'objet d'une publication ultérieure.

## Troisième journée d'études

### Politique économique et histoire économique chez Max Weber

Les deux premières journées du programme de travail « **Approches réflexives des formes du capitalisme au tournant du XIXème et du XXème siècle** » tenues en France avaient manifesté l'intérêt que doit susciter un réexamen de l'analyse germanique du *Kapitalismusdebatte* dans les années 1900. Il est certain que l'actualité du moment présent, du côté allemand, devait provoquer un intérêt tout aussi grand : le *Kapitalismusdebatte*, appliqué cette fois à la situation actuelle, y a en effet refait récemment surface, tant dans les analyses des économistes et des spécialistes, que, de manière plus étonnante et plus vive, dans les discours des politiciens. Certains soutiendront qu'il manque en cela son objectif (« *die Kapitalismusdebatte am Kern der Krise des modernen Wohlfahrtsstaats vorbeigeht* », Dr. A. Schüller, *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, 14/05/2005), d'autres qu'il s'impose au contraire. Quoi qu'il en soit, notre propos n'est pas de manifester un parti quelconque, mais de rapporter le débat à des composantes conceptuelles qui datent bien de l'époque de Weber aux écrits duquel, en pendant à la première journée tenue à Lyon, cette troisième journée d'étude (et première tenue à Francfort) était entièrement consacré.

Le Pr. Dr. Ulrich OEVERMANN a souhaité remonter aux premières enquêtes de Weber pour déceler dans les travaux menés pour le *Verein für Sozialpolitik* les racines d'une compréhension du capitalisme qui s'inspire moins de travaux sur la ville, pourtant le plus souvent cités que bien plutôt de l'observation des modifications du monde rural : „*Max Webers Landarbeitenquete – ihre impliziten wirtschaft--- und sozialpolitischen Motive.*“ Les implications méthodologiques de la pratique sociologique prônée et pratiquée par Weber sont certes à examiner, mais importe avant tout un riche ensemble d'enquêtes menées également en parallèle pour le Congrès évangélique sur le même thème que ceux du *Verein*, mais avec une méthodologie en partie différente (ainsi, en passant par les pasteurs pour avoir les avis directs des salariés agricoles, et non ceux des seuls propriétaires, etc.). De ce point de vue, la présentation du Pr. Oevermann ne sera pas sans évoquer, pour les spécialistes français de Weber, les travaux menés par Hinnerk Bruhns (EHESS) sur ces mêmes sujets (par exemple, dans *Sociétés contemporaines*, n° 49-50, 2003 – est d'autant plus souhaitable une continuation de la coopération entreprise dans des rencontres à venir.

Toutefois, il est hors de doute que le programme fixé dans le projet commun, quoique cette journée fût centrée autour de Max Weber, impose une *comparaison* avec d'autres auteurs : dans la continuité avec les deux journées précédentes, Gilles Campagnolo traita de la réception de l'économie marginaliste autrichienne de Carl

Menger, et Roman KÖSTER (sous la direction du Professeur Werner PLUMPE) d'une vision du développement économique chez Weber et Sombart qui utilise comme outil l'individualisme méthodologique (mais refuse de lui donner un statut ontologique et comme de se limiter à son seul usage) : « Max Webers und Werner Sombarts Konzept der wirtschaftlichen Entwicklung ». Les passages traitant de la figure de l'entrepreneur chez Sombart se rapportent directement à la thématique de la journée précédente, et il fut regretté que les collègues francfortois n'aient pas fait le voyage de Lyon.

### **Conclusion du bilan scientifique**

Il est clair que les thématiques de recherche (sinon les positions adoptées) poursuivies dans le cadre du programme initial réunissant le CIERA, le CEPERC, l'ENS-LSH et la Goethe Universität forment effectivement un programme commun multiple (non limité à un seul auteur ou un seul concept économique). À ce titre, il ne demande qu'à être développé encore, dans le souci d'une coopération où les efforts menés en parallèle trouvent plus facilement à se conjuguer, dans un premier temps dans l'établissement d'une relation régulière.